

Zeitschrift: Schweizerisches Archiv für Volkskunde = Archives suisses des traditions populaires
Herausgeber: Empirische Kulturwissenschaft Schweiz
Band: 40 (1942-1944)

Artikel: Contes fantastiques du Jura bernoise
Autor: Surdez, Jules
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-113832>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Contes fantastiques du Jura bernois (Fin)

par JULES SURDEZ, Berne.

Fôle di diaïlat.

È y aivaît, enne fois, és Enfiês, in nom de loitche-potat de diaïlat, que se moinnâit ai lai lenne et que le diaïle et lai diaïlâsse n'en saivînt pus faire faïçon. Lues dgens se diennent que pou le faire ai drassie¹⁾ è n'y aivaît pus ren d'âtre ai faire que de l'envie in pô s'ébrussi, lai-enson, sus lai tiêrre. «I ne demaînde pon meux», que yôs diét ç'ti petét mâlaippris, «qu'on tcheût pai ci et peus que les damnês m'éssouedjelant d'aivô lus breuïllets. — Te parés tus ces qu'on-z-y tchuât d'être ci et peus te ne redescendrês lai Grôsse-Etchiele, que te n'en ayeuches enne boinne demé-dozainne dains ton sai. — Lai-vou ce qu'è me fât allê? — Te n'és ren que d'allê le long des vies. — Et s'i m'éssaîre. — Lai piêdre ne veut pon être bin grainde» ...

«Fôle» du diablottin.

Il y avait, une fois, aux Enfers, un nom (un satané) de lèche-pot (gourmand) de diablottin, qui se conduisait selon la lune et que le diable et la diablesse n'en savaient faire faïçon (maîtriser). Leurs gens (ses parents) se dirent que pour le faire «à» dresser il n'y avait plus rien d'autre à faire que de l'envoyer un peu prendre l'air (s'aérer), là-haut, sur la terre. «Je ne demande pas mieux», que leur dit ce petit malappris (impoli), «qu'on cuit par ici et puis que les damnês m'assourdissent (d')avec leurs braillements. — Tu prendras tous ceux qu'(auxquels) on leur souhaite d'être ici et puis tu ne redescendras la Grande-Echelle que tu n'en aies une bonne demi-douzaine dans ton sac. — Là où ce qu'il me faut aller? — Tu n'as rien que d'aller le long des voies (chemins). — Et si je m'égare? — La perte ne veut pas être bien grande».

¹⁾ Pour le corriger.

Le diaïlat airrivé ai lai pounte di djoué, à fond de lai Noire-Empouese des Tchâx d'Âbelle. C'était le bon-temps mains è y aivaît encoé quéques taitchattes de noi. Lai bise tirieve et ç'ti pôre diaïlat grulaïve dedains sai mince tchulatte en pé de diaïle¹⁾. «Nom de toinnerre, qu'è ne fait pon tchâd pai ci-enson!» qu'è se musaïve.

È péssé le long d'in câre que des dgens airaïvint pouz-y voungnie di biê de Païtches. L'hanne teniait les mainnelles de lai tchairrue, lai fanne aitcheuillaît les doux bues. «Te nôs fais tot ai faire des rantchats, véye dôbe que t'és», que l'hanne allé dire tot pou in côp, «se le diaïle te prennaît pie! — Finâtes pie ceulle roue et peus i vôs en veux débairraissie», que-z-y diét le diaïlat. L'hanne, que voyét tot comptant ai tchu ç'ât qu'él avâit ai faire, se dépâdjé de se soingnie et sâté pare lai rieme ai sai fanne. «Moueche-te de ço que te révisé», qu'è répondjét â diaïlat, en aicmençaint de y ferî des côps de mainçat sus le dos, n'en veux-te, n'en voili. Se vôs l'aivîns ôyi heûlê cman in damnê!...

Le diable arriva à la pointe du jour, au fond du Noir-Emposieu des Chaux-d'Abel(le). C'était le bon-temps (printemps) mais il y avait encore quelques petites taches (places) de neige. La bise tirait et ce pauvre diabolotin tremblait dedans sa mince culotte en peau de diable. «Nom de tonnerre, (qu'il ne fait pas chaud par ici en haut!» qu'il «se» pensa (musa).

Il passa le long d'un champ que des gens labouraient pour y semer du blé de Pâques. L'homme tenait les mancherons de la charrue, la femme chassait les deux bœufs. «Tu nous fais tout «à» faire des petits talus, vieille folle que tu es», que l'homme alla dire soudain (tout pour un coup), «si le diable te prenait seulement! — Finissez seulement cette raie (ce sillon) et puis je vous en veux débarrasser», que lui dit le diabolotin. L'homme qui vit tout comptant à qui (c'est qu') il avait affaire, se dépêcha de se signer et sauta prendre le fouet à sa femme. «Mêle-toi de ce qui te regarde», qu'il répondit au diabolotin, en commençant de lui férir des coups de manche (de fouet) sur le dos, n'en veux-tu, n'en voilà. Si vous l'aviez ouï hurler comme un damné!...

¹⁾ Sorte d'étoffe très raide pour vêtements de travail.

«C'ât ai n'y ren compare», que se diaît, en se sâvaint, le pôre diaïlat. «N'en voili un que tchuât sai fanne â diaïle et peus que s'engreingne tchhind ç'ât qu'on lai vînt pare. I ne seus pon souédjé, i aïs potchaint bîn ôyi»...

È descendét lai Côte-â-Bovie¹⁾ et peus èl ôyét in pouetchou ai lai leingne que gremoinnaïve son bouebat: «Le diaïle te preingne, bogre d'écrenieûle!²⁾ T'aivôs fâte d'épaivurie le pouesson en tchaimpaint enne piêrre â Doubs! — Vôs ais réson, l'hanne», que-z-y diét le diaïlat, «è veut être tchitte de vôs ennuere³⁾, i le veux bottê dedains ç'ti sai. — «Tchu ât-ce que te djâse, ai toi?» diét le pouetchou, que se soingnét et peus que se bottét ai te le tomelê, de revînt, de revai, d'aivô sai piêrtche de leingne. Se vôs aivis vu fure le diaïlat! Ses tchaimbes y fessînt service. «Di diaïle s'i y comprends vouetche!» qu'è se diaît le long de lai reviere. Èl était se étcheni que ne sentaît pus l'étchenèe di dôs et peus qu'èl aivaît des laimbouenesses tot pai le vésaidge.

Èl airrivé dains in velaidge laivou qu'enne fanne fuait

«C'est à n'y rien comprendre», que se dit, en se sauvant, le pauvre diablotin. «N'en voilà un qui souhaite sa femme au diable et puis qui se fâche quand (c'est qu'on) la vient prendre. Je ne suis pas sourd, j'ai pourtant bien ouï»...

Il descendit la Côte-au-Bouvier et puis il ouït un pêcheur à la ligne qui tançait son garçonnet: «Le diable te prenne, bougre d'écrenieûle! Tu avais besoin (faute) d'effrayer le poisson en jetant une pierre au Doubs! — Vous avez raison, l'homme», que lui dit le diablotin, «il veut être quitte de vous ennuyer, je le veux mettre dedans ce sac. — Qui est-ce qui te parle, à toi?» dit le pêcheur, qui se signa et puis qui se mit à te le rosser, de revient, de reva, (d')avec sa perche de ligne. Si vous aviez vu courir (fuir) le diablotin! Ses jambes lui faisaient service. «Du diable si j'y comprends quelque chose!» qu'il se disait le long de la rivière. Il était si échiné qu'il ne sentait plus l'échine du dos et puis il avait des blessures tout par le visage.

1) Côte très raide entre les villages de Soubey et des Enfers. — 2) Être de chétive apparence, qui a l'allure misérable de celui qui habite une *écreugne* (hutte), un avorton, un arbrisseau rabougri. *L'écrenieûle-aidjaice* = la pie-grièche. — 3) Ou: *ennue* (pron.: *an.nue*).

aiprés son hanne: «Se le diaïle te teniait pie», qu'elle y raï-laïve, «bogre de fannie! I te veux baillie lai Lestinne, moi». Et peus, de temps ai âtre, tchaind qu'elle le puait raittraipê, elle t'y friaît in còp de raimesse dessus le tchu. «Léssietes-le, lai fanne, qu'i le tins dje», que y diét le diaïlat, «ç'ti soi, en piaice que d'allê és fannes, è veut être dedains enne de nòs tchâdieres d'âve tieûsainne. — Tchu ât-ce que te demande le nimerô de ton paintat?» que breuïllé lai fanne, en le sâtaint grimpê et y traire le poi, di temps que son hanne, le Tien-nat, l'étrepillenaïve quâsi. «Diaïle, laïs mè!» que breuïllie ve ç'ti pôre diaïlat. Le diaïle et lai diaïlasse ne l'aivint janmaïs aïtaint schelompê. È tchudé bïn qu'è y vœulaît demoérê.

Derrie in vivaïdge, viês lai Saignatte, è y aivaît in bouebe et enne baïssate que se despitaïvint. «Te crais qu'i n'aïs pon vu le Nestin que te rembraïssie, hyie â soi¹⁾, derrie vôte mâsenatte d'aïssates? — Diaïle me preingne, s'i étôs li... — Di sure, que te t'és lessie rembraïssie», que y diét le diaïlat, en éprouvaint de l'embruere²⁾ dedains son sai. Mains le

Il arriva dans un village là où (qu'une femme courait (fuyait) après son homme: «Si le diable te tenait seulement», qu'elle lui râlait (criait), «bougre de juponnier! Je te veux donner la Célestine, moi». Et puis, de temps à autre, quand elle le pouvait rattraper (rejoindre) elle t'y «férissait» un coup de balai dessus le cul. «Laissez-le, la femme, que (car) je le tiens déjà», que lui dit le diabolin, «ce soir, en place que (au lieu) d'aller aux femmes, il veut être dedans une de nos chaudières d'eau bouillante (cuisante). — Qui est-ce qui te demande le numéro de ton pantet?» que brailla la femme, en le sautant griffer et lui arracher le poil (les cheveux), du temps que son homme, l'Etienne, le «décarcassait» quasi. «Diable, laisse-moi!» que braillait ce pauvre diabolin. Le diable et la diablesse ne l'avaient jamais autant rossé. Il «cuida» bien qu'il y voulait demeurer (sur place).

Derrière une haie vive, vers la Saignette (nom de ferme), il y avait un garçon et une fille qui se disputaient (chicanaient). «Tu crois que je n'ai pas vu l'Ernest qui t'embras-sait, hier soir, derrière votre maisonnette d'abeilles (rucher)? — Diable me prenne, si j'étais là... — Du sûr (sûrement),

¹⁾ Prononcez *yâ-soi*. — ²⁾ Ou: *embrue*.

bouebe et lai baïssate se bottennent les doux ai te le revôdre¹⁾, ai te y en dire, que çoli poétchaïve païvu. Mes pôres afaints, se vôs l'aïvis vu d'aivô ses haïllons tot dévouerês, échtouflê, étchèrvoulê, vôs ne l'airis pus recoinniu. È grulaïve de froid et de païvu. «S'i aivôs pie véti mes haïllons de midjelainne», qu'è se diaît... «Qu'ât-ce nôs dgens m'aint recontê? S'è y en é, pai ci, que tchuassant²⁾ quéqu'un â diaïle, ç'ât pou rire, vou en tot càs, ès s'en repentéssant tot comptant. Tot ço qu'i peux vouere, ç'ât que niun n'é les envies de descendre és Enfiês. Potchaint, è-z-y fait âtrement bon que ci-enson. S'i-z-y rétôs pie! Mains i n'y seus pon encoé. I coinniâs nos dgens, ès me vœulant chøre lai pouetche â nê, tchhind qu'ès voirraint que mon sai ât veû³⁾.»

Tchhind ç'ât que le diaïlat feut en lai Péture des Piains⁴⁾, èl ôyét puerê in tchin de tcheusse. «Bon ai ren, tchin de tchaigne éveûchelê», que y diaît in tchaisso, en le fouettaint d'aivô enne rouetche⁵⁾, «te n'és piepe saïvu seûdre les péssês de ceulle belle grôsse lievre! Te les és predju en ren de temps.

que tu t'es laissée embrasser», que lui dit le diabolin, en «éprouvant» (essayant) de la fourrer dans son sac. Mais le garçon et la fille se mirent (boutèrent) les deux à te le rosser, à te lui en dire, que cela portait peur. Mes pauvres enfants, si vous l'aviez vu (d')avec ses vêtements tout déchirés, mal peigné, échevelé, vous ne l'auriez plus reconnu. Il tremblait de froid et de peur. «Si j'avais seulement vêtu mes habits de milaine», qu'il se disait... «Qu'est-ce que nos gens (mes parents) m'ont conté? S'il y en a, par ici, qui souhaitent quelqu'un au diable, c'est pour rire, ou en tout cas, ils s'en repentent tout comptant. Tout ce que je peux voir, c'est que personne n'a les envies de descendre aux Enfers. Pourtant, il y fait autrement bon que ici en haut. Si j'y «rétais» seulement! Mais je n'y suis pas encore. Je connais nos gens (mes parents), ils me veulent clore la porte au nez, quand ils verront que mon sac est vide.»

Quand (c'est que) le diabolin fut à la Pâturage des Plains, il ouït pleurer un chien de chasse. «Bon à rien, chien de

¹⁾ «Renrouler», enrrouler de nouveau, rosser. — ²⁾ Ou: *tiuâssant*; *tiuâchant* (C. du D., Ajoie). — ³⁾ Ou: *ât ai veû*, est «à vide». — ⁴⁾ Il y a un pâturage de ce nom, dans les Clos-du-Doubs, qui a des Plans, des replats. — ⁵⁾ Baguette, verge, lien de bois qu'on doit *ensoyer* (allonger avec de la paille) ou non.

Pisque te ne sairôs piepe sentre le frâs d'aidroit, i n'ais pus fâte de toi, que le diaïle te preingne, qu'i ne te voyeuche pus dedôs mes œïls!... — Vôs ais fotre bin réson», que y diét le diaïlat, «mains in tchin que n'é pon de nê é craibin d'âtaint pus d'aroille, i le veux moinnê en nôs dgens pou lai vouedje. — Et bin t'en és un de toupet, toi, pare mai Finnatte! Mains te ne m'és pon révisê!» Et voili le tchaisou qu'ailouxe son tchin de contre le diaïlat: kss! kss! Et peus voili lai Finnatte que le sâte mouedre és tchaimbes. Le pôre diaïlat vouïnaïve eman in poue qu'on moïne dessus le trâté.

En péssaint devaint lai pouetche di môtie, d'i ne saïs pus qué velle, èl ôyét in véye tchurie que traquaïve fœûs les afaints di câtétchisse. «Allês trétus à diaïle», qu'è yôs criait, «rotte d'aïnes, de poirâsous et de vârens, que vos m'en ais dje prou fait ai vouere. — I descends droit li-dedôs¹⁾», que y allé dire le diaïlat, «ât-ce qu'i les prends d'aivô moi? — Ô, et le pus tôt à moïlou, qu'i en feuche enne boïne fois désencombrê²⁾. — Vôs ais ôyi, petits craipâds? Descentes d'aivô

cagne efflanquée», que lui disait un chasseur, en le fouettant (d')avec une verge, «tu n'as même pas su suivre les pas de ce (cette) beau gros lièvre! Tu les as perdus en rien de temps. Puisque tu ne saurais même pas sentir une piste fraîche (le frais) convenablement (d'adroit), je n'ai plus «faute» de toi, que le diable te prenne, que je ne te voie plus dessous mes yeux!... — Vous avez foutre bien raison», que lui dit le diabolin, «mais un chien qui n'a pas de nez (de flair) a peut-être (crois bien) d'autant plus d'oreille (d'ouïe), je le veux mener à nos gens pour la garde. — Et bien, tu en as un de toupet, toi, prendre ma Finette! Mais tu ne m'as pas regardé!» Et voilà le chasseur qui excite son chien «de» contre le diabolin: kss! kss! Et puis voilà la Finette qui le saute mordre aux jambes. Le pauvre diabolin poussait des cris perçants comme un porc qu'on mène sur le «tréteau» (gril de bois).

En passant devant la porte du moutier, de je ne sais plus quel lieu, il ouït un vieux curé qui chassait (traquait) hors (dehors) les enfants du catéchisme. «Allez tous au diable», qu'il leur criait, «troupe d'ânes (d'ignorants), de paresseux et de vauriens, que (car) vous m'en avez déjà assez fait

¹⁾ Aux enfers. — ²⁾ Var.: *décombrê*.

moi és Enfiês, qu'è-z-y fait pus tchâd que ci-dessus¹⁾.» Les afaints, qu'aivint vu les doues l'écouennattes di diaïlat, n'aivint pon rébiê de se soingnie. Ès se botennent ai le caillolê²⁾ d'aivô enne tâ raidge qu'on airait tchudie qu'è gralaive des caillôx (pron.: *kè. yô*). Le diaïlat ôyét, in pô aiprés, lai Liselé de lai tchure dire à tchure: «Le diaïle vôs preingne, se vôs ne vœulès pon veni nounnê!» E tchudé allê tirie le préte pai le brais mains lai Liselé le veniét pâlsenê d'aivô le fregon étchâdê ai biainc. E se bottét ai fure, mains ai fure, cman in tchevâ que s'ât évâdenê, et ne réchoueché que tchaid qu'è feut â fond de lai Noire-Empouese et qu'è se feut limpê³⁾ aivâ lai Grôsse-Etchiele. «Ç'ât tot ço que te raippoétches?» que y diét le diaïle. «Que viais-vos? Pai leû-sus⁴⁾, les dgens sont tus pus bêtes que dgens et les bêtes aisse dgens que bêtes. Enviês⁵⁾ lai tiêrre, les Enfiês sont le Pairaidis. — Te ne te veux pus piaindre di tchâd? — Bogre nian, qu'i aïs aivu prou froid. — Te ne veux pus être se loitchou et se potréniat⁶⁾? — Que nenâ, qu'è m'ât veni le

«à» voir. — Je descends justement là-dessous», que lui alla dire le diabolin, «est-ce que je les prends (d')avec moi? — Oui, et le plus tôt est meilleur, que j'en sois une bonne fois débarrassé. — Vous avez ouï, petits crapauds (marmots)? Descendez (d')avec moi aux Enfers, qu'(car) il y fait plus chaud que ci-dessus». Les enfants, qui avaient vu les deux petites cornes (l'écornettes) du diabolin, n'avaient pas oublié de se signer. Ils se mirent à le lapider (d')avec une telle rage qu'on aurait «cuidé» (cru) qu'il grêlait des cailloux. Le diabolin ouït, un peu après, la Liselette de la cure dire au curé: «Le diable vous prenne, si vous ne voulez pas venir dîner!» Il crut aller tirer le prêtre par le bras mais la Lisette le vint larder (d')avec le tisonnier chauffé à blanc. Il se mit à fuir (courir), mais à fuir, comme un cheval (effrayé) qui s'est enfui, et ne «ressouffla» (ne reprit haleine) que quand (qu')il fut au fond du Noir-Emposieu et qu'il se fut coulé aval la Grande-Echelle. «C'est tout ce que tu rapportes?» que lui dit le diable. «Que voulez-vous? Par là-dessus, les gens sont tous plus bêtes que gens et les bêtes aussi gens que bêtes. «Envers» la terre,

¹⁾ Sur la terre. — ²⁾ Ou: *cailloulê*. — ³⁾ Ou: *tyissie* (glisser), *ludgie* (luger). — ⁴⁾ Sur la terre. — ⁵⁾ Comparés à. — ⁶⁾ Gourmand.

veû-chainc¹⁾, et peus, révisês in pô cman qu'ès m'aint ayue! I me seus fait ai rouetenê, ai mouedre, ai dévouerê, ai fouettê (pron.: *foue.tê*), ai grîmpê, ai beugnie, ai tirie le poi, ai airœutchie. — Te ne te veux pus piaindre tiaind qu'on te feron ai raittujie vou ai chouechê le fue et tchaind que t'ôrés heûlê les damnês? — Ç'ât bîn leû-sus qu'ès baillant des bés breuillets. I seus aivésie ai tot, mitenaint. — Et bîn, demore, qu'i aicmence de craire que nôs vians puè faire vouetche de toi. — Ô, et peus qu'i veux être in tot méchaint diaïle. È y en é doux troues, s'ès tchoyant ci, que s'en pouerrînt bîn baillie en vouedje²⁾» . . .

Ma foi, lai diaïlâsse yi baillé enne fouértche et peus on le lesson entrê . . . Et peus, voili lai fôle!

Conté par † Justin Joly, né aux Bois en 1849.

les Enfers sont le Paradis. — Tu ne te veux (ou: *te te ne veux*) plus plaindre du chaud? — Bougre non, que (car) j'ai eu assez froid. — Tu ne veux plus être si «lécheur» et si difficile dans le manger? — Que nenni, qu'(car) il m'est venu le «vide-flanc», et puis, regardez un peu comme (qu'ils m'ont arrangé (soigné)! Je me suis fait «à» flageller, à mordre, à déchirer, à fouetter, à griffer, à meurtrir, à tirer (ou: *traître*) le poil (les cheveux), à lapider. — Tu ne te veux plus plaindre quand (qu'on te fera «à» attiser ou «à» souffler le feu et quand tu ouïras hurler les damnês? — C'est bien là-dessus (sur la terre) qu'ils donnent de beaux braillements. Je suis accoutumé à tout, maintenant. — Et bien, demeure, que (car) je commence de (ou: *pai*, par) croire que nous voulons pouvoir faire quelque chose de toi. — Oui, et puis que je veux être un tout méchant diable. Il y en a deux trois, s'ils tombent ici, qui s'en pourraient bien donner en garde» . . .

Ma foi, la diablesse lui bailla une fourche et puis on le laissa entrer. Et puis, voilà la «fôle»!

¹⁾ Je suis devenu efflanqué. — ²⁾ L'apprendre à leurs dépens.

Lai fôle de lai tchînze-épennes.

È vôs fât contê qu'è y aivaît, enne fois, enne tchînze-épennes¹⁾ et peus in dairâ²⁾ que demoraïvint ai lai fois³⁾. Ma foi, eman qu'ès n'aivint pus de viês dains le métra, le dairâ diét qu'è viaît en allê tcheri enne gâtchie â fond di Petét-Goué.

«Te demorerés ai l'ôtâ, sœûratte⁴⁾», qu'è-z-y diét, «et te ne sâterés sutot pon fœûs de l'âve, que te ne sairôs janmais demorê en piaice. Sains çoli te te veux faire ai engolê enne belle fois pai le bieû l'ôsé⁵⁾. I ne veux pon faire bin long, lés l'airmoinai en m'aïttendaint. — Ne sès pon en tcheûsin, qu'i ne veux pon tchittie le poille, mains prends bin gaïdge de te ne pon lessie maindgie pai les boitchats⁶⁾. — Vais dôbe, i ne seus pus in afaint, i veux bîntôt rétre ci».

Ma foi, ç'ât bon, le voili que preniét sai dgibecièr et sai fœûnatte pou allê ai lai tchaisse és viês.

La «fôle» de la «quinze-épines».

Il vous faut conter qu'il y avait, une fois, une quinze-épines (une épinoche) et une vandoise, qui demeuraient à la fois. Ma foi, comme (qu')ils n'avaient plus de vers dans le dressoir, la vandoise dit qu'elle voulait en aller quérir un paquet au fond du Petit-Creux.

«Tu demeureras à la maison, sœurette», qu'il lui dit, «et tu ne sauteras surtout pas hors de l'eau, que (car, puisque) tu ne saurais (pourrait, peux) rester en place. Sans cela tu te veux faire à happer une belle fois par l'oiseau bleu. Je ne veux pas faire bien long, lis l'almanach en m'attendant.

— Ne sois pas en souci, que (car) je ne veux pas quitter la chambre (du poêle), mais prends bien garde de te ne pas laisser manger par les brochets. — Va, folle, je ne suis plus un enfant, je veux bientôt (r) être ici».

Ma foi, c'est bon, le voilà qui prit sa gibecièr et sa petite foène pour aller à la chasse aux vers.

¹⁾ Nom donné à l'épinoche, qui a 15 épines sur le dos; ce poisson se fait un nid d'herbe et peut sauter très haut. — ²⁾ Nom donné à l'ablette, à la vandoise (ou: *souefe*). — ³⁾ Ou: *ensoinne* (C. du D.). — ⁴⁾ A Bonfol, Vendlincourt etc. on dit familièrement: *soeur*, *soeuratte*, aux femmes et *frêrat*, aux hommes. — ⁵⁾ Le martin-pêcheur. — ⁶⁾ Dans la région des Bois on dit habituellement *brochet*, *truite*, *poisson*, comme en français.

È n'aivaît pon encoé refoèrmê¹⁾ d'aidroit²⁾ lai pouetche que sai comére³⁾ se savaîve pai lai pouetche derrie pou allê dedôs l'essiuje de lai raîsse. Elle sâté se hât, pou épaivurie les bieûves et voidjes coudris, qu'elle se faissét quâsi ai pare pai le bieû l'ôsé.

Voili qu'in bon môment d'aiprés ci pôre dairâ s'en reveniét d'aivô sai dgibecièrè rempliâssu de bons viês. Tchaind qu'è voyét que lai petéte tchînze-épennes n'était n'â tché, n'â poille, n'ai lai tchambre hâte, è tchudé hieutchie pou lai récrié, mains ren. «Elle ât craibîn allê dôs l'essiuje de lai raîsse, cman l'âtre djoué qu'elle m'aivaît taint bottê en tcheûsin, i veûx aidé aïcmencie de mairandê⁴⁾ en aittendaint».

È n'aivaît pon encoé étrainyie enne goulayatte qu'enne môtelte y veniét dire que le bieû l'ôsé aivaît maindgie sai comére.

Ah! mes afaints, se vôs aivis⁵⁾ ôyi qué crie è baillé! El eut fini de maindgie . . . È se bottét ai boitchie cman in boitchat, le pus hât qu'è puét. Lais Due, èl était trap grôs

Il n'avait pas encore bien refermé la porte que sa comère se sauvait par la «porte derrière» pour aller dessous l'écluse de la scierie. Elle sauta si haut, pour effrayer les bleues et vertes couturières (libellules), qu'elle se fit quasi «à» prendre par l'oiseau bleu.

Voilà qu'un bon moment (d')après cette pauvre vandoise s'en revint (d')avec sa gibecièrè remplie de bons vers. Quand (qu')elle vit que la petite quinze-épines n'était ni à la cuisine, ni à la chambre (du poêle), ni à la chambre haute, elle «cuida» hucher pour la «récrier», mais rien. «Elle est peut-être allée sous l'écluse de la scierie, comme l'autre jour qu'elle m'avait tant boutée en souci, je veûx toujours commencer de souper en attendant».

Elle n'avait pas encore «étranglé» une petite bouchée qu'une loche lui vint dire que l'oiseau bleu avait mangé sa commère.

Ah! mes enfants, si vous aviez ouï quel cri elle bailla (poussa). Il eut fini (ne put achever) de manger . . . Il se mit

¹⁾ Ou: *refromê* (Ajoie, etc). — ²⁾ Bien, complètement (convenablement); *enne dgens bîn d'aidroit*, une personne convenable, honnête, bien élevée. — ³⁾ Commère, amie, marraine. — ⁴⁾ Ou: *moirandê* (C. du D. etc). — ⁵⁾ Ou: *se vôs aivîns* (C. du D. etc.).

pou être pris pai le bieû l'ôsé, è retchoyaît dains lai reviere en faissant: piouf!

Voili qu'è y é péssê in trait-l'œîl¹⁾.

«Qu'ât-ce t'és dïnse ai boitchie cman in boitchat?» qu'è-z-y diét. «Ah! coise-te! pouquoi i boitchie, que te demandes? Le bieû l'ôsé é maindgie lai tchïnze-épennes, on ne lai veut janmaïs revoue, et peus i boitchie. — Mon pôre afaint, ne boitchie pus, moi, i ne veux pus traire d'œîls és aïssates mains i veux viandoulê²⁾, cman in étchureû dains sai dgeai-viôle» . . .

In môment d'aiprés è y ât veni le mâl-ôsé³⁾. «Qu'ât-ce t'és dïnse ai viandoulê?» qu'è-z-y diét. «Ah! coise-te! pouquoi qu'i viandoule, que te demandes? Le bieû l'ôsé é maindgie lai tchïnze-épennes, on ne lai veut janmaïs revoue, et peus i viandoule. — Mon pôre afaint, ne viandoule pus, moi, i ne veux pus pare de dgelennes, mains i veux virie cman enne pôfile» . . .

In môment d'aiprés è y ât veni in pouetchou⁴⁾ ai lai lingne.

à sauter hors de l'eau comme un brochet, le plus haut qu'il put. Las Dieu, il était trop gros pour être pris par l'oiseau bleu, il retombait dans la rivière en faisant: piouf!

Voilà qu'il y est passé un tire-l'œil (aeschne).

«Qu'est-ce tu as ainsi à «boitchie» comme un brochet?» qu'il lui dit. «Ah! tais-toi! pourquoi je «boitchie», que tu me demandes? L'oiseau bleu a mangé la quinze-épines, on ne la veut jamais revoir, et puis je «boitchie». — Mon pauvre enfant, ne «boitchie» plus, moi, je ne veux plus arracher d'yeux aux abeilles mais je veux «viandouler», comme un écureuil dans sa cage» . . .

Un moment (d')après il y est venu le mal-oiseau. «Qu'est-ce tu as ainsi à viandouler?» qu'il lui dit. «Ah! tais-toi! pourquoi je «viandoule», que tu demandes? L'oiseau bleu a mangé la quinze-épines, on ne la veut jamais revoir, et puis je «viandoule». — Mon pauvre enfant, ne «viandoule» plus, moi, je ne veux plus prendre de poules, mais je veux tourner comme une toupie» . . .

¹⁾ Aeschne, sorte de grande libellule qui mange les abeilles et passe pour leur arracher les yeux. — ²⁾ Faire tourner un brandon, un tison, faire le moulinet avec un fouet, une fronde. — ³⁾ Le mal-oiseau, l'oiseau de mauvais présage, de malheur, l'épervier. — ⁴⁾ Ou: *pâtchou* (Ajoie, etc.).

«Qu'ât-ce t'és dïnse ai virie cman enne pôfle?» qu'è-z-y diét. «Ah! coise-te! pouquoi i viroye, que te demaïndes? Le bieû l'ôsé é maindgie lai tchïnze-épennes, on ne lai veut janmaïs revoue, et peus i vire. — Mon pôre afaint, ne vire pus, moi, i ne veux pus pouetchie ai lai lingne, mains i veux graibeussenê» . . .

C'ât bon, è tchaimpé sai pièrtche et sai lingne ai lai reviere et aïcencé de tcheri des graibeusses dôs lai rive.

«Qu'ât-ce t'és dïnse ai frœuguenê cman ïn graibeussou?» que y crié enne lâtre, «n'ât moyïn que te vïns fô! — Ah! coise-te! pouquoi i graibeusse, que te demaïndes? Le bieû l'ôsé é maindgie lai tchïnze-épennes, on ne lai veut janmaïs revoue, et peus i graibeusse. — Mon pôre afaint, ne graibeusse pus, moi, i ne veux pus maindgie de poichons, mains i me veux entéssœunê¹⁾» . . .

Cman qu'elle se vœulaît bottê en trainses²⁾ dains les raïcennes des sâces, elle se faïssét ai récriê pai lai nê: «Hé, lâtre, qu'ât-ce t'és dïnse ai t'entéssœunê pai li-dedains? — Ah!

Un moment (d')après il y est venu un pêcheur à la ligne.

«Qu'est-ce tu as ainsi à tourner comme une toupie?» qu'il lui dit. «Ah! tais-toi! pourquoi je tournoie, que tu demandes? L'oiseau bleu a mangé la quinze-épines, on ne la veut jamais revoir, et puis je tourne. — Mon pauvre enfant, ne tourne plus, moi, je ne veux plus pêcher à la ligne, mais je veux prendre des écrevisses» . . .

C'est bon, il jeta sa perche (canne à pêche, gaule) et sa ligne à la rivière et commença de chercher des écrevisses sous la rive.

«Qu'est-ce tu as ainsi à fourgonner comme un «grai-beussou (pêcheur d'écrevisses)?» que lui cria une loutre, «n'est moyen que tu deviens fou! — Ah! tais-toi! pourquoi je «grai-beussenne», que tu demandes? L'oiseau bleu a mangé la quinze-épines, on ne la veut jamais revoir, et puis je «grai-beussenne». — Mon pauvre enfant, ne «grai-beussenne» plus, moi, je ne veux plus manger de poissons, mais je me veux «entéssonner» . . .

Comme (qu')elle se voulait mettre en «trainses» dans les racines des saules, elle se fit à «récrier» (héler) par la

¹⁾ S'endormir lourdement comme un «tésson» (blaireau). — ²⁾ S'endormir pour l'hiver (sommeil léthargique).

coise-te! pouquoi i m'entéssœune, que te demaindes? Le bieû l'ôsé é maindgie lai tchînze-épennes, on ne lai veut janmaîs revoue, et peus i m'entéssœune. — Mon pôre afaint, ne t'entéssœune pon, moi, i me veux désentchinné» . . .

Voili que lai nê se désentchinné et allé aivâ lai reviere, que y diét: «Qu'ât-ce t'és ai te désentchinné, qu'è n'y é pon de bairquotie? — Ah! coise-te! pouquoi i me désentchinne, que te demaindes? Le bieû l'ôsé é maindgie lai tchînze-épennes, on ne lai veut janmaîs revoue, et peus i me désentchinne. — Mon pôre afaint, rentchinne-te, moi, i me veux tairi» . . .

Voili que lai reviere aicmencé de béssie, de taint béssie, qu'è n'y aivaît pus quâsi d'âve tchaind que lai Phiphîne¹⁾ tchudé veni éssaipê²⁾ dessus son éssaipouere²⁾. «Ât-ce te veux aicmencie de montê, reviere, qu'ât-ce t'és ai te tairi? — Ah! coise-te! pouquoi i me tairâs, que te demaindes? Le bieû l'ôsé é maindgie lai tchînze-épennes, on ne lai veut janmaîs revoue, et peus i me tairâs. — Bogre de véye dôbe, se te ne te rempiâs pon tot comptant i pisse aivâ mon éssaipouere!»

nef: «Hé, loutre, qu'est-ce tu as ainsi à t'«entéssoner» par là-dedans? — Ah! tais-toi! pourquoi je m'«entéssone», que tu demandes? L'oiseau bleu a mangé la quinze-épines, on ne la veut jamais revoir, et puis je m'«entéssone». — Mon pauvre enfant, ne t'«entéssone» pas, moi, je me veux déchaîner» . . .

Voilà que la nef se déchaîna et alla aval la rivière, qui lui dit: «Qu'est-ce tu as à te déchaîner, que (alors que, puisqu'il n'y a pas de batelier (ou: *péssou*, passeur)? — Ah! tais-toi! pourquoi je me déchaîne, que tu demandes? L'oiseau bleu a mangé la quinze-épines, on ne la veut jamais revoir, et puis je me déchaîne. — Mon pauvre enfant, renchaîne-toi, moi, je veux me tarir» . . .

Voilà que la rivière commença de baisser, de tant baisser, qu'il n'y avait plus quasi d'eau quand (que) la Phiphine «cuida» venir «essaiper» dessus son «éssaipouere». «Est-ce tu veux commencer de monter, rivière, qu'est-ce tu as à te tarir? — Ah! tais-toi! pourquoi je me taris, que tu demandes? L'oiseau bleu a mangé la quinze-épines, on ne la veut jamais revoir, et puis, je me taris. — Bougre de

¹⁾ Josephine, Adolphine, etc. — ²⁾ Rincer, battre le linge, sur une planche à lessive à deux pieds.

Paidé, lai reviere feut bîntôt piounne¹⁾ ai répaîdre²⁾; lai nê se veniét rentchînnê ai lai rive; lai lâtre se révoillé et se rebottét ai tchaissie le poichon; le pouetchou piaqué de graibeussenê et repouetché ai lai lingne; le mâl-ôsé râté de virie cman enne pôfile et repassé les dgelennes; en piaice de viandoulê cman in étchureû dains sai dgeaiviôle, le traît-l'œîl retraîyé les œîls és aïssates; â yue de boitchie cman in boitchat, le dairâ s'en rallé ai l'ôtâ; lai petéte tchînze-épennes était droit en train de feunê dains le métra³⁾.

Ç'te mentouse de môtelle riaît cman enne dôbe enson le tué mains, cman qu'è y é in bon Due, le bieû l'ôsé lai veniét engolê.

Se ç'ât des mentes, le mentou n'ât pon loun.

Conté par † Henri Genin, né aux Bois en 1851.

Lai fôle di mairtchайд.

È y aivaît, enne fois, di chaimp de Baîle, enne souetche de câcreusse⁴⁾, de mairtchайд de breuverie, que teniaît bou-

vieille folle, si tu ne te remplis pas immédiatement je pisse aval mon «éssaipouere»!

Pardieu, la rivière fut bientôt pleine à déborder; la nef se vint renchaîner à la rive; la loutre se réveilla et se remit à chasser le poisson; le pêcheur cessa de «graibeussenê» et (re)pêcha à la ligne; le mal-oiseau arrêta de tourner comme une toupie et (re)guetta les poules; «en place» de «viandouler» comme un écureuil dans sa cage, le «tire-l'œîl» arracha (tira) de nouveau les yeux des abeilles; au lieu de «boitchie» comme un brochet, la vandoise s'en retourna (ralla) à la maison; la petite quinze-épines était juste (droit) en train de fureter dans le dressoir.

Cette menteuse de loche riait comme une folle sur la cheminée mais, comme (qu')il y a un bon Dieu, l'oiseau bleu la vint engouler.

Si c'est des mensonges, le menteur n'est pas loin.

La «fôle» du marchand.

Il y avait, une fois, du côté de Bâle, une sorte d'être malingre, de marchand de bric à brac, qui tenait boutique

¹⁾ Ou: *pieinne* (C. du D.). — ²⁾ Déborder, *teumê*, répandre le liquide d'un récipient plein jusqu'au bord. — ³⁾ Dressoir, garde-manger, rayon. — ⁴⁾ Avorton, être chétif, malingre.

tissye dains in bacu, emmé lai Velle. È vendaît des guenipes, de lai grisatte, di gribolê, des gâtchies d'étopes, des guïn-grenâles, des galœutches¹⁾, des fusils sains gatoillat²⁾, des caquelons, qu'èl aivaît graibeussenê i ne saîs tot laivou.

Dâs qu'èl était grevê cman in désaitchon, èl était malin, cman in renaîd. Vôs airis³⁾ bél aivu ai y mairtchайдê in cairriâ⁴⁾ vou in levrât⁵⁾, enne heure de temps, è vôs ne les airait pon chîntiê pou in sô de mouns mains, pou fini, è serait veni â cōp de vôs les vendre lai moitie pus tchie qu'è ne vôs les aivaît semondju en aiemençant. Ç'ât que, s'èl aivaît ai nom Quaqué, èl était bîn loun d'être caqué⁶⁾. È vôs faissait tus les grinmaices que vôs viîns: è sionpenaîve, èl ouetche-nyieve, è riaît cman in fô, èl houaîve â secoué, â fue, ailaîrme. Dâs qu'èl était miat⁷⁾ cman in boitchat è n'y aivaît pon tâ tervelle que lu.

Lai Yâdîinne de lai Saigne⁸⁾, qu'aivaît des haillons (pron.: *hêyon*) tot retacounnês, n'ôsaît quâsi pus allê, dînse mâ gâpèe,

dans une cahute, au milieu de la Ville. Il vendait des guenilles, de la grisette (étoffe légère grise), du drap chiné (de bleu etc.), des paquets d'étope (plus ou moins pressés), des grelots, des guêtres, des fusils sans détente, des «caquelons», qu'il avait grappillés je ne sais tout là où.

Lors même qu'il était chétif comme un avorton, il était malin comme un renard. Vous auriez «bel» eu à lui marchander un «cairriâ» ou un «levrât», une heure de temps, il ne vous les aurait pas cédés pour un sou de moins mais, pour finir, il serait venu au coup de vous les vendre la moitié plus cher qu'il ne vous les avait offerts en commençant. C'est que, s'il avait à nom Xavier (*Quaqué*), il était bien loin d'être «timbré» (*caqué*). Il vous faisait toutes les grimaces que vous vouliez: il gémissait (comme un bébé), il pleurnichait, il riait comme un fou, il criait au secours, au feu, alarme. Lors même (dès) qu'il était muet comme un brochet, il n'y avait pas tel bavard que lui.

La Claudine de la Saigne, qui avait des vêtements tout raccommodés (de *tacons*), n'osait quasi plus aller, ainsi mal nippée, sauter l'ajoulotte à la fête du village: elle en aurait

¹⁾ Guêtres, sandales de bois. — ²⁾ Ou: *méguiatte*, détente, gachette, chien, d'arme à feu. — ³⁾ Ou: *vôs airîns* (Clos-du-Doubs, Ajoie). — ⁴⁾ Fer à repasser plein de tailleur. — ⁵⁾ Balance dite romaine. — ⁶⁾ Naif, «timbré». — ⁷⁾ Ou, suivant les lieux, *miot*, *muot*, *muat*. — ⁸⁾ *Saigne*, marais; il y a plusieurs fermes etc. de ce nom dans le Jura bernois.

sâtê l'aidjolatte¹⁾ és benieçons: elle en serait aivu pou teni le copat²⁾ pus sœuvent qu'ai son toué. Elle s'en allé in bé djoué se faire ai rengoillenê tchie ç'ti Quaqué.

Se ç'ti véye saitchat airait bin tirie de l'hoile d'in murat, lai Yâdîne était métchainne cman enne haitchatte et était le botte-fœûs en fontaine³⁾ de lai Saigne. Ç'ti Quaqué voyét tot comptant d'aivô tchu qu'èl aivaît ai faire et cman ç'ât qu'è lai faillaît (pron.: *fèyé*) entrepare. «Ç'ât in bé djoué pai entre les âtres, hein, lai fanne?» qu'è-z-y diét. «Aye, l'hanne, s'è ne faillaît pon taint payie pou se faire ai raipessâtê. — Réloidgies-vos, lai fanne, vôs n'en serès pon ci pou de grôs côtaindjies. — Le bon Due vôs ôyêsse! — È nôs veut ôyi» . . .

Se lai Yâdîne était révisainne, elle était encoué prou ouerdieuillouse. Aiprés tot, elle n'allait piepe encoé sus les soixante, n'ât-ce pon? Elle ne trové ren ai sai conveniaince dains lai boutissye. Les haïllons étint tus aisse oues que des

été pour tenir la coupe plus souvent qu'à son tour. Elle s'en alla un beau jour se faire à rhabiller (*rengueniller*) chez ce Xavier (Quaqué).

Si ce vieux «sachet» (avorton, avare) aurait bien tiré de l'huile d'un mur, la Claudine était méchante comme une hache (hachette) et était la semeuse de discorde de la Saigne. Ce «Quaqué» vit tout comptant (d')avec qui (qu'il avait affaire et comment (c'est qu'il la fallait entreprendre. «C'est un beau jour par entre les autres, hein, la femme?» qu'il lui dit. «Oui, l'homme, s'il ne fallait pas tant payer pour se faire à rhabiller (ou: raccommoier). — Réjouissez-vous, la femme, vous n'en serez pas ici pour de grandes dépenses (coûts). — Le bon Dieu vous ouïsse! — Il nous veut ouïr» . . .

Si la Claudine était regardante (parcimonieuse), elle était encore assez orgueilleuse. Après tout, elle n'allait même pas encore sur les soixante, n'est-ce pas? Elle ne trouva rien à sa convenance dans la boutique. Les vêtements étaient tous

¹⁾ et ²⁾ Ancienne danse champêtre au cours de laquelle le danseur soulevait sa danseuse, la faisait sauter, en criant: «*Sâtans l'aidjolatte, sautons l'ajoulotte!*» Elle consistait en une longue chaîne de danseurs et de danseuses en forme de S pivotant sur son centre et à branches plus ou moins allongées en spirales. Un danseur menait la danse à chaque extrémité; par suite de l'alternance des danseurs et des danseuses, deux danseuses se seraient trouvées au pivot, placées en sens opposé, si un homme de bonne volonté n'avait été là pour souder les deux branches de l'S. On disait que ce patient tenait le sac (*teniaît le sai*) ou tenait le boisseau, la coupe (*le copat*). — ³⁾ Le met dehors en fontaine, celui qui pro-voque des chicanes, qui excite les gens les uns contre les autres.

païssats, aisse petchusies que des étchemoueres, aisse dévouerês que s'èls aivînt péssê dains les penellies, les senellies et les bottenies de lai Côte és Poues sayaiâs. Le mairtchайд ne réusséchét pe ai y enfelê ses casavèques¹⁾, qu'è y mainquaîve enne maindge, ses gouénés tot délaivês, ses tchâsses désaippérées vou ses câles sains l'éttaitches. È tchudé aitot yi semondre in brogue²⁾, qu'è y mainquaîve des antes, enne tchenonye, qu'aivaît predju son pie, in bouennê, que n'aivaît pus de quoue, mains lai Yâdinne ne se lessé pon faire.

Tchайд ç'ât qu'è y môtré in tîns-te-bîn³⁾ tot souerenê, i veux bîn, mains que teniaît encoé sus ses tchaimbes, le Quaqué voyét és œîls de lai fanne qu'elle crevaîve d'envie de le crômê⁴⁾. «I lai tîns», qu'è se diét, «mains i m'y veux pare âtrement» . . .

Ç'ât qu'è saivaît endgeôlê les dgens, tchайд qu'è s'y bottaîve. È les chaitéchaît, è les raimiâlaîve, è les raippiainnaîve, sains janmais s'engringnie, djinque tchайд èls étînt tonsus.

«I n'aîs pon fâte de vôs demaindê se vôs êtes mairièe, n'ât-ce pon? Les pous de vôs cheins⁵⁾ ne vyînt pon lessie

aussi ords (sales) que des langes, aussi troués que des écu-moires, aussi déchirés que s'ils avaient passé dans les prunelliers, les aubépines et les églantiers de la Côte aux Sangliers. Le marchand ne réussit pas à lui «enfiler» (à se débarrasser adroitement de) ses «casavèques», qu'(auxquels) il y manquait une manche, ses jupons tout délavés, ses bas desappariés ou ses bonnets sans «l'»attaches. Il voulut (cuida) aussi lui offrir (en vente) un rouet qu'(auquel) il y manquait des jantes, une quenouille, qui avait perdu son pied, une pelle à feu, qui n'avait plus de queue, mais la Claudine ne se laissa pas faire.

Quand (c'est qu'il) lui montra un tiens-toi-bien tout vermoulu, je veux bien, mais qui tenait encore sur ses jambes, le «Quaqué» vit aux yeux de la femme qu'elle crevait d'envie de se le procurer. «Je la tiens», qu'il se dit, «mais je m'y veux prendre autrement» . . .

C'est qu'il savait enjôler les gens, quand (qu'il) s'y mettait. Il les flattait, il les amadouait, il les cajolait, sans jamais se mettre en colère, jusque quand ils étaient tondus.

«Je n'ai pas besoin de vous demander si vous êtes mariée, n'est-ce pas? Les coqs de vos côtés (de vos parages) ne vou-

¹⁾ Sorte de mantelet. — ²⁾ Ou: *felatte*, s. f. (C. du D., Ajoie) = rouet —

³⁾ Sorte de tabouret sans siège, pour apprendre aux petits enfants à se tenir debout puis à marcher. — ⁴⁾ Acheter quelque chose à la foire, se procurer quelque chose. — ⁵⁾ Ou: *de vôs sens* (C. du D.), de vos côtés, dans vos parages.

fure longtemps enne aisse belle pucenatte. Cobin â-t-ce vôs ais d'afaints? — Chéx, quaitre baïssates et peus doux bouebes. — Vôs n'ais pon predju vôte temps! Moi non pus, aiprés tot, i en aïs aitot chéx, mains ç'ât quaitre bouebes et peus doues baïssates . . . Dites don, çoli pourrait bïn baillie des péres. — Qu'ât-ce qu'on peut dire, aiprés tot? — On airait dje vu çoli. — Et peus ç'ti véye tins-te bïn¹⁾, cobin â-t-ce vôs le faites? — Èl ât cman neû, tus les afaints de lai MÉRASSE de Baïle se sont aippris ai tchemenê d'aivô. — È n'ât moyin! — Ç'ât cman qu'i vôs le dis . . . Qué l'aïdge â-t-ce qu'elle é, lai pus djuene de vôs baïssates? — Elle é aivu tchïnze ans ai lai derriere foire és rétés²⁾. — Djeûte cman mon tchioni³⁾. Tchïnze sôs pou ç'ti tins-te-bïn, ç'ât baillie, n'ât-ce pon? . . . Vôs n'ais pon aivu couenniu lai véye MÉRASSE de Baïle? C'était enne belle grôsse fanne, droit cman vos, dannaidge qu'elle ât mouetche tchaind ç'ât qu'elle é-t-aivu son diesieme afaint. N'en voili què s'en baillievint encoé pus que nos, hein, lai fanne? Yet

laient pas laisser courir longtemps une aussi belle poulette. Combien est-ce vous avez d'enfants? — Six, quatre filles et puis deux fils. — Vous n'avez pas perdu votre temps! Moi non plus, après tout (d'ailleurs), j'en ai aussi six, mais c'est quatre fils et puis deux filles . . . Dites donc, cela pourrait bien donner des paires (des couples). — Qu'est-ce qu'on peut dire, après tout? — On aurait déjà vu cela. — Et puis ce vieux tiens-toi-bien, combien est-ce vous le faites? — Il est comme neuf, tous les enfants de la Mairesse de Bâle se sont appris à cheminer (d')avec. — Il n'est moyen! (pas possible!) — C'est comme (que) je vous le dis . . . Quel âge est-ce qu'elle a, la plus jeune de vos filles? — Elle a eu quinze ans à la dernière foire aux râteaux. — Juste comme mon « tchioni » . . . Quinze sous pour ce tiens-toi-bien, c'est donné, n'est-ce pas? . . . Vous n'avez pas eu connu la vieille mairesse de Bâle? C'était une belle grande femme, juste (droit) comme vous, dommage qu'elle est morte quand (c'est qu')elle a eu son dixième enfant. N'en voilà qui s'en baillaient plus que nous, hein, la femme? . . . Et votre seconde fille, quel âge a-t-elle? — Elle veut avoir ses dix-huit ans, le lendemain du dimanche des Brandons. —

¹⁾ Elle commence par déprécier la marchandise, mais la flatterie l'aveuglera. — ²⁾ Foire précédant la fenaison, où l'on vend des râteaux, etc. — ³⁾ Le dernier-né.

vôte segonde baïssate, qué l'aïdge é-t-éye? — Elle veut aivoi ses dése-heût ans, le lendemain di duemounne des Faïlles¹⁾ (pron.: *fé. y'*). — Djeûte cman le segond de mes bouebes . . . Dése-heût sôs pou in tîns-te-bîn de mërâsse de Baïle, vôs me dirès que ç'ât pou ren! . . . Et peus, ceulle baïssate, elle é dïnse in bé noi poi, cman vos? — Elle é enne tchoupe noire cman des celieses de Tchairmoille²⁾. — Yet lai trouesienne de vôs baïchates, elle é qué l'aïdge? — Elle veut aivoi vingt ans, métcheudje que vînt. — Le trouesieme de mes bouebes les é-t-aivu maïdje péssê. On dirait que nôs se sont baillie le mot, i fais serment. Dïnse lai, ceulle baïssate, i gaidgerôs qu'elle é aitot des belles roudges djoues cman les vôtres? — Ô aye, elle é des fesses³⁾ roudges cman des aidjolattes⁴⁾. — Vôs se vœulès redrassie d'avoi crômê pou vingt sôs in tîns-te-bîn de chire . . . Yet lai pus véye de vôs baïssates, ât-ce qu'elle ât aitot dains ses vingt et in ans, cman le pus véye de mes bouebes? — Nian, elle veut avoi vingt-doux ans, ai lai Nôtre-

Juste comme le second de mes fils . . . Dix-huit sous pour un tiens-toi-bien de mairesse de Bâle, vous me direz que c'est pour rien! . . . Et puis, cette fille, elle a comme cela un beau poil noir, comme vous? — Elle a une chevelure noire comme des cerises de Charmoille. — Et la troisième de vos filles, elle a quel âge? — Elle veut avoir vingt ans, mercredi qui vient (prochain). — Le troisième de mes fils les a eus mardi passé! On dirait que nous «se» sommes donnés le mot, je fais serment. Alors, cette fille, je gagerais qu'elle a aussi des belles joues rouges comme les vôtres? — O oui, elle a des fesses (joues) rouges comme des «ajoulottes» (pommes). — Vous «se» voulez redresser (pavaner) de vous «avoir» procuré pour vingt sous un tiens-toi-bien de riche . . . Et la plus âgée (vieille) de vos filles est-ce qu'elle est aussi dans ses vingt et un ans, comme le plus vieux de mes fils? — Non, elle veut avoir vingt-deux ans, à la Notre-Dame d'août. — Je suis sûr que c'est aussi une belle fille et qu'elle vous ressemble tout «pique»? — Elle a toujours un essaim d'amoureux après elle. — C'est comme le plus vieux de mes fils, les filles lui

¹⁾ Dimanche des Brandons. — ²⁾ Les cerises et l'eau-de-cerises (kirsch) de ce village et de toute la Baroche sont fort réputées. — ³⁾ Le patois distingue les *fesses* (de la tête), ou joues, et les *fesses di tiu*, ou fesses du cul. — ⁴⁾ Sortes de grandes pommes de l'Ajoie.

Daime d'ot. — I seus sure que ç'ât aitot enne belle baïssate et qu'elle vôs ressanne tot pitye? — Elle é aidé in djetoun¹⁾ d'aimouéroux aiprés lue²⁾. — Ç'ât cman le pus véye de mes bouebes, les baïssates y rittant tus aiprés . . . Vôs viais faire des envietous d'aivô ci neû tîns-te-bîn, que ne vôs revint qu'ai vingt-doux sôs . . . Yet le pus djuene de vôs bouebes, è vai sus cobîn? — Sus saze ans. — Et le pus véye? — El ât dains ses vingt-cîntyte ans. — Sacueurdie³⁾! Djeûte cman lai pus véye de mes baïssates. Ât-ce des fois è serait aitot di djoué que les ôsés se mairiant⁴⁾? — Nian, èl ât di djoué qu'on baigaidge⁵⁾ en herbâ . . . Se nôs les mairiîns? — Ç'ât que mai baïssate é-t-aivu in tchœuniat. — Les mînnes en aint tus aivu et lai pus véye nôs é meînme baillie doux bâssins⁶⁾. — Dinse lai, ce n'ât pon ren que ç'ti tîns-te-bîn de vingt-cîntyte sôs, qu'è vôs fârait, mains i n'aîs ren que cetu-ci. — Ès y âdrait â toué⁷⁾. — Yet vôte hanne, ât-ce qu'èl ât aisse véye que moi? — Mains tchu ât-ce vôs dit que vôs étès véye? Vôs ne môtrês pon cînquante ans . . . Mon hanne? È n'é pus d'aïdge,

courent toutes après . . . Vous voulez (allez) faire des envieux (d')avec ce neuf tiens-toi-bien, qui ne vous revient qu'à vingt-deux sous . . . Et le plus jeune de vos fils, il va sur combien? — Sur seize ans. — Et le plus vieux? — Il est dans ses vingt-cinq ans. — Sacredieu! Juste comme la plus âgée de mes filles. Est-ce des fois (peut-être) il serait aussi du jour que (où) les oiseaux se marient? — Non, il est du jour qu'(où l')on déménage en automne . . . Si nous les mariions? — C'est que ma fille a eu un bâtard (un coin). — Les miennes en ont toutes eu et la plus âgée (vieille) nous a même donné deux jumeaux. — Alors, ce n'est pas rien que ce tiens-toi-bien de vingt-cinq sous, qu'il vous faudrait, mais je n'ai rien que celui-ci. — Ils y iront au tour (à tour de rôle). — Et votre homme, est-ce qu'il est aussi vieux que moi? — Mais qui est-ce vous dit que vous êtes vieux? Vous ne montrez pas cinquante ans . . . Mon homme? Il n'a plus d'âge, il y veut avoir deux ans, le quatorze de juillet, qu'il est chu aval les rochers . . . Et puis, à moi, combien est-ce

¹⁾ Ou: *djetun* (C. du D., etc.). — ²⁾ Ou: *lé* (C. du D., Aj). — ³⁾ Sacredieu. — ⁴⁾ Le jour de la St-Joseph. — ⁵⁾ Le jour de la St-Martin. *Baigaidgie, déménaidgie, vandelè, rômè*, suivant les lieux. — ⁶⁾ *Bâssin, bâssinne*, jumeau, jumelle, fruit double (noisette, etc.). — ⁷⁾ Ils l'utiliseront à tour de rôle.

è y veut avoi doux ans, le tchaitouese de djuyet, qu'èl ât tchoi aivâ les rœutches . . . Et peus, ai moi, cobîn ât-ce vôs me baillies, vou meux, cobîn ât-ce qu'i môtre? — Qu'ât-ce qu'i veus dire? On ne vôs baillerait pon quarante ans. — Et peus, vôte fanne? — Lais Due! Se vôs êtes vave, i seus vavré, lai pouere dgens ât mouetche, l'annèe de lai grale¹⁾ . . . Et bîn, voici vôte tins-te-bîn; pou quarante sôs, vôs doux bâssins viant puè²⁾ aippare ai tchemenê d'aivô. — Voici vôs quarante sôs . . . Se des fois nôs se mairiîns, les doux? — Cetu que mairie enne couedje ai toué devînt ailesîn. — Qu'ât-ce vôs dites, mâlaippris! . . . — Que vôs me poétchês condouingne. — Et bîn i tchie dessus vos. Ai ne vôs janmais revouere. — Le diaîle vôs conduise d'aivô enne beûtche d'étrain â tchu et peus le fue d'aiprés!»

Lai fanne t'y tchaimpé le tîns-te-bîn ai lai maillœutche et peus s'en allé en caquaint lai pouetche aisse foue qu'elle puét.

Le Quaqué aivâit fait enne bouenne djouennèe, mains lai Yâdinne de la Saigne n'en saivâit dire âtaint.

Conté par † Henri Genin, né aux Bois en 1851.

vous me baillez, ou mieux, combien est-ce que je montre? — Qu'est-ce que je veus dire? On ne vous donnerait pas quarante ans. — Et puis, à votre femme? — Las Dieu! Si vous êtes veuve, je suis veuf, la pauvre gens est morte, l'annèe de la grêle . . . Et bien, voici votre tiens-toi-bien; pour quarante sous, vos deux jumeaux veulent pouvoir apprendre à cheminer (marcher) (d')avec. — Voici vos quarante sous . . . Si des fois (par hasard, peut-être) nous «se» mariions, les deux? — Celui qui marie une corde à tour devient une corde (à pièce de bétail). — Qu'est-ce vous dites, malappris (grossier personnage)! . . . — Que vous me portez dédain (me répugnez). — Et bien je chie sur vous. A ne vous jamais revoir. — Le diable vous conduise (d')avec un fétu de paille au cul et puis le feu (d')après! »

La femme t'y jeta le tiens-toi-bien à la «mailloche» et puis s'en alla en claquant (tapant) la porte aussi fort qu'elle put. Le «Quaqué» avait fait une bonne journée, mais la Claudine de la Sagne n'en savait (pouvait) dire autant.

¹⁾ On parle aussi de l'annèe du *tchietchemps* (cher temps), de *lai pioudje* (pluie), de *lai soitie* (sécheresse), des *troues piœutchattes* (des trois piochettes, 1777), *di fue* (du feu), etc., etc. — ²⁾ Ou: *pouéyè* (C. du D., Aj.).

Fôle di Roudge-Crœutchat.

È y aivaît, enne fois, in hanne qu'aivaît enne fanne se baidgelle, se câtenouse, qu'elle ne faissaît que de l'essouedjelê, dâs lai pitiatte di djoué â derrie di lôvre, et peus que djâsaîve¹⁾ encoé â lét djinque aiprés lai mieneût.

Tchaind ç'ât qu'èl était aivu foêûs, elle en aivaît pou des heures ai l'épiounnê et peus, tchaind qu'èl était sôle de y répondre, elle faissaît les demaines et les réponses, cman le préte de Bonfô â câtéchisse.

Enne fois qu'è s'était fait ai renfelê bin trap tchie in roqué et qu'è s'en reveniaît ai l'ôtâ, regreingnaîdje cman tot, è trové in roudge-crœutchat, ai enne crouesiere.

«Vôs ais l'air rudement mâ virie, ceule reûssue²⁾», que y diét sai fanne. — «Et bin, te n'és qu'ai me veni revirie di bon cheins», qu'è-z-y répondjêt. «Ât-ce que le loup ât veni dains nôte proue de motons?

— Ât-ce qu'on on janmaîs aivu fâte de l'allê tcheri?

— Vôs-en é-t-é pris?

«Fôle» du Rouge-Crochet.

Il y avait, une fois, un homme qui avait une femme si bavarde, si cancanière, qu'elle ne faisait que de l'assourdir, depuis (dès) la pointe du jour (piquette) à la fin (au derrière) de la veillée, et puis qui jasant encore au lit jusqu'après la minuit.

Quand (c'est qu'il avait été hors (en voyage), elle en avait pour des heures à le questionner et puis, quand (qu'il était las de lui répondre, elle faisait les demandes et les réponses, comme le curé de Bonfol au catéchisme.

Une fois qu'il s'était fait (à) renfiler bien trop cher une mauvaise pièce de bétail (à cornes) et qu'il s'en revenait à la maison, renfrogné comme tout, il trouva un rouge-crochet à une croisée (de routes).

«Vous avez l'air terriblement mal tourné, cette après-midi, que lui dit sa femme. — Et bien, tu n'as qu'à me venir retourner du bon côté», qu'il lui répondit. «Est-ce que le loup est venu dans notre troupeau de moutons?

— Est-ce qu'on a jamais eu besoin (faute) de l'aller quérir?

¹⁾ Curieux imparfait du patois de la Montagne des Bois. — ²⁾ Ou: *vâprée* (C. du D.).

- Ât-ce qu'èl aittend qu'on y en baille?
 — Des qués ât-ce qu'èl é pris, des biaines vou des nois?
 — Ât-ce qu'è y en é des roudges cman ç'ti crœutchat vou
 bin des bieûs cman ç'ti riban?
 — Le tchîn é fu¹⁾ aiprés?
 — Te l'és dje vu fure¹⁾ devaint?
 — È l'é moérdju?²⁾
 — T'és dje vu in tchîn latchie le loup?
 — Le loup ne s'ât pon revirie?³⁾
 — Ât-ce qu'è ne saivaît pon tchu était derrie lu?
 — Le belîn ne s'en ât pon mouechê?⁴⁾
 — È potchaîve ses écouenes, cman moi, ce n'était pon prou?
 — Les motons n'aivînt pon dget?⁵⁾
 — Els en aivînt âtaint que toi.⁶⁾
 — Ât-ce le loup s'ât sâvê?
 — Tchaind que te le sairés te me le redirés.
 — Ès ne s'en vœulant pon reveni?

-
- Vous en a-t-il pris?
 — Est-ce qu'il attend qu'on lui en baille?
 — Desquels est-ce qu'il a pris, des blancs ou des noirs?
 — Est-ce qu'il y en a des rouges comme ce crochet ou
 bien des bleus comme ce ruban?
 — Le chien a couru après?
 — Tu l'as déjà vu courir devant?
 — Il l'a mordu?
 — Tu as déjà vu un chien lécher le loup?
 — Le loup ne s'est pas «retourné»?
 — Est-ce qu'il ne savait pas qui était derrière lui?
 — Le bélier ne s'en est pas mêlé?
 — Il portait ses cornes, comme moi, ce n'était pas assez?
 — Les moutons n'avaient pas «dget» (peur)?
 — Ils en avaient autant que toi (du «dget»)
 — Est-ce (que) le loup s'est sauvé?
 — Quand tu le sauras tu me le rediras.
 — Ils ne s'en veulent pas revenir?

¹⁾ *Fure*, fuir, signifie courir, dans ce patois. — ²⁾ Ou: *mouerdju* (Pron : *moue-rdju*). — ³⁾ *Revirie*, retourner, rebrousser chemin, signifie ici: faire front (*se revirie*). — ⁴⁾ Ou: *mâciê* (C. du D.). — ⁵⁾ Les moutons n'avaient pas *dget* (n'éprouvaient pas de frayeur)? — ⁶⁾ Ils en avaient autant que toi, du *dget* (de la façon).

- Paidé, èls aittendant. — Sus tchu?
- Sus mon tchu. — Ès retchaimpoyant?
- Èls aittendant chus le tchîn. — Pouquoi?
- Pou les voidjê. — È n'ât pon encoé reveni?
- E-z-y fallait le temps de paichi.
- Se le loup l'é dévoueré?
- Ç'ât que le tchîn ne l'é pon maindgie.
- Vôs n'ais pon éprœuvê de le chôtrê?¹⁾
- Bête mouetche n'ôt pus ren.
- Le loup l'é don maindgie?
- Pisque le tchîn ne l'é pon maindgie.
- Vôs n'ais pon fu aiprés le loup?
- D'aivô ci roudge-crœutchat?
- Vôs ais aibaindenê le tchîn?
- Ç'ât lu que m'é virie lai quoue.
- Se le loup revint dains lai proue?
- Ès sont prou pou se défendre.
- S'è saingne des motons?
- On airon de lai tchie frouetche.²⁾

- Parbleu, ils attendent. — Sur qui (*tchu*)?
- Sur mon cul (*tchu*). — Ils broutent de nouveau?
- Ils attendent sur le chien. — Pourquoi?
- Pour les garder. — Il n'est pas encore revenu?
- Il lui fallait le temps de partir.
- (Et) Si le loup l'a dévoré?
- C'est que le chien ne l'a pas mangé!
- Vous n'avez pas essayé (éprôuvé) de le siffler?
- Bête morte n'ouït plus rien.
- Le loup l'a donc mangé?
- Puisque le chien ne l'a pas mangé.
- Vous n'avez pas couru après le loup?
- (D')Avec ce rouge-crochet?
- Vous avez abandonné le chien?
- C'est lui qui m'a tourné la queue.
- Si le loup revient dans le troupeau?
- Ils sont assez pour se défendre.
- S'il égorge des moutons?

¹⁾ *Chôtrê* (Les Bois), *siôtrê* (C. du D.), *shôtrê* (Bonfol) *sh* = *ch* doux allemand. — ²⁾ Ou: *frâtche* (C. du D.).

- S'è s'aimoenne â devaint l'heûs?
- Te sâterés sus lai raimesse¹⁾.
- S'è s'embrue dains le dgeleennie²⁾?
- On se pésseron de miseûle³⁾.
- S'è dévouere le noi pou?
- On en troveron in biainc.
- S'è dévouere le biainc pou?
- On en troveron in roudge.
- Et se ç'ât in poulat?
- C'en seré le Roudge-Poulat⁴⁾, eman voici le Roudge-

Crœutchat.

- Se le loup vai ai l'étâle?
- Te sâterés sus lai pâle.
- S'èl étrainye lai fâle?
- È demoreré lai bisatte.
- S'èl étrainye lai bisatte?
- È demoreré le grivé.
- S'èl étrainye le grivé?

- On aura de la chair fraîche.
- S'il s'amène au devant «l'»huis?
- Tu sauteras sur le balai.
- S'il s'introduit dans le poulailler?
- On se passera d'omelette.
- S'il dévore le coq noir?
- On en trouvera (se procurera) un blanc.
- S'il dévore le coq blanc?
- On en trouvera un rouge.
- Et si c'est un poulet?
- C'«én» sera le Rouge-Poulet, comme voici le Rouge-

Crochet.

- Si le loup va à l'écurie?
- Tu sauteras sur la pelle.
- S'il étrangle la vache fauve?
- Il restera la vache grise.
- S'il étrangle la vache grise?
- Il restera le bœuf grivelé (tacheté).
- S'il étrangle le bœuf grivelé?

¹⁾ Ou: *écouve* (C. du D.). — ²⁾ Ou: *dgeureni* (C. du D.). — ³⁾ Ou *mijeûle* (Bonfol), *amelette* (C. du D.). — ⁴⁾ Géranium Herbe à Robert. Envoyer le Rouge-Poulet à un ennemi, c'est incendier sa maison.

- E demoreré le pomé.
- S'èl étrainye le pomé?
- È demoreré lai raimelle.
- S'èl étrainye lai raimelle?
- È demoreré l'herbâton¹⁾.
- S'èl étrainye l'herbâton?
- Te sâterés sus le bâton.
- S'è n'en fait qu'enne golèe?
- È n'en veut pon faire doue.
- S'è vai dains les bolats és poues?
- On se pésseron de boudins.
- S'èl étrainye²⁾ lai tchaitte?
- Te passerés les raites.
- Se le loup vînt â tché³⁾?
- Te te sâverés â poille.
- S'è s'en vînt emmé le poille?
- Te monterés les égrês⁴⁾.
- S'è monte en lai tchaimbre hâte?

- Il restera le bœuf pommelé.
- S'il étrangle le bœuf pommelé?
- Il restera la génisse (ou la vache) rayée.
- S'il étrangle la génisse rayée?
- Il restera l'«herbâton».
- S'il étrangle l'«herbâton»?
- Tu sauteras sur le bâton.
- S'il n'en fait qu'une goulée?
- Il n'en veut pas faire deux.
- S'il va dans les caboulots de la porcherie?
- On se passera de boudins.
- S'il étrangle la chatte?
- Tu guetteras les souris.
- Si le loup vient à la cuisine?
- Tu te sauveras à la chambre du poêle.
- S'il s'en vient au milieu «la» chambre?
- Tu monteras les escaliers.
- S'il monte à la chambre haute?

¹⁾ Mirabelle; ici: veau de l'arrière-automne qu'on engraisse pour la boucherie parce qu'il est plus faible que les autres. — ²⁾ Pron.: *étrin. y'*. — ³⁾ Ou: *tieûjenne* (C. du D.). — ⁴⁾ Les escaliers, ou: les degrés, les marches de l'escalier.

- Te sâterés dains le tchœutchi¹⁾.
 — Et s'è sâte aiprés moi?
 — Te raïlerés à secoué.
 — Se niun ne s'en ritte ai mon secoué?
 — Te parés l'échelatte po montê sus le coué.
 — Se le loup sâte aiprés moi sus le coué?
 — Te t'âdrés embrue dains le foué.
 — Se le loup œuvre lai pouetche di foué?
 — Te t'âdrés pendre â tué²⁾ d'aivô ci roudge-crœutchat.
 — Lai vou ât-ce qu'i me veux crœutchie?
 — Pai lai vou? Pai lai langue, paidé!
 — Et s'èl emprend in faigat de daïds³⁾ sus l'être, pou me feumê?
 — Tchaind que tai langue seré feumée, cman di bresi⁴⁾, i te veux dépendre d'aivô le fouértché⁵⁾.
 — Et peus, se le loup vôs sâte dessus?
 — I te le veux pendre â tué, pai lai quoue, d'aivô le fouértché.

- Tu sauteras dans le courtil.
 — Et s'il saute après moi?
 — Tu crieras au secours.
 — Si personne ne s'en court à mon secours?
 — Tu prendras l'échelette pour monter sur le fenil.
 — Si le loup saute après moi sur le fenil?
 — Tu t'iras engouffrer dans le four.
 — Si le loup ouvre la porte du four?
 — Tu t'iras pendre à la cheminée (d')avec ce rouge-crochet.
 — Là où est-ce que je me veux (ac)crocher?
 — Par là où? Par la langue, parbleu!
 — Et s'il allume un fagot de rameaux de conifères, sur l'âtre, pour me fumer?
 — Quand (que) ta langue sera fumée comme du « bresi », je te veux dépendre (d')avec le « fouértché ».
 — Et puis si le loup vous saute dessus?

¹⁾ Ou: *ticutchi* (Ajoie, C. du D.). — ²⁾ Ou: *tyué* (Ajoie, C. du D.). —

³⁾ Rameaux de conifères, dards; diminutif: *daïson*. *Pouingnat* = aiguilles de conifères. — ⁴⁾ Viande boucanée. — ⁵⁾ Fourche à deux dents fourchues pour suspendre les « bâtons de la viande » à la cheminée, au séchoir (ou pour les en dépendre).

— Vôs ne le sairis pendre à tué devaint moi?

— Nian. Ce n'ât ren d'in loup enviês enne langue de fanne. Tchaint que lai tînne seré bîn satche, bîn feumèe, qu'elle ne porré pus pailê, djâsê, baidgelê, mèquê, câtenê, des djoués tot di long, i veux être bînhèvuroux et peus i ne veux pus ren aivoi ai demaindê â bon Due» . . .

Conté par † Henri Genin, né aux Bois en 1851.

— Je te le veux pendre à la cheminée, par la queue, (d')avec le «fouértché».

— Vous ne le sauriez (pourriez) pendre à la cheminée avant (devant) moi?

— Non. Ce n'est rien d'un loup «envers» (comparé à) une langue de femme. Quand (que) la tienne sera bien sèche, bien fumée, qu'elle ne pourra plus parler, jaser, bavarder, faire des commérages, cancaner, des jours tout du long, je veux être bienheureux et puis je ne veux plus rien avoir à demander au bon Dieu» . . .
